

Chaque jour est une chance

Le vieil homme marchait d'un bon pas. Alerte, malgré la sciatique qui lui labourait la jambe droite.

Il avançait, en longues foulées, sur la bande d'arrêt d'urgence. Les voitures le frôlaient, klaxon bloqué. Elles roulaient vite. Cent dix autorisés, la plupart dépassaient la limitation. La tentation était grande – une quatre-voies, avec terre-plein central matérialisé, toute droite, pas une côte, visibilité à l'infini. C'est la région qui voulait ça, plate, absolument plate, des cultures basses dans la campagne que perçait la route, peu d'arbres, pas de haies. La Petite Beauce. Le vieux n'accordait aucune attention au vacarme et semblait se moquer du danger. Il allait. Il consulta sa montre. Neuf heures et quart. La nuit n'était pas près de tomber.

Il ralentit son allure. Saleté de sciatique ! Il fatiguait. L'âge se rappelait à sa carcasse. L'âge... Quel âge avait-il exactement ? Il était né en février, ça, il en était sûr. Le dix-neuf, ou peut-être le vingt. À moins que ce ne soit le vingt et un. Là, il hésitait. Pour l'année, il abdiquait, c'était carrément le trou noir.

Le sol qui résonnait sous ses pieds, la sensation, une sorte d'écho, évoquèrent une vague image. Lui, autour de quinze ans, avec une foule d'autres personnes et des charrettes, des chevaux, des voitures aussi... Mais rien à voir avec celles qui le frôlaient maintenant. Des mots remontaient... guerre... défaite... exode.

Et puis ?

Et puis rien. Sa mémoire lui faisait des misères. Il agrippait quelque chose, une forme, un évènement, un son et hop ! Terminé, la chaîne sautait. Comme pour un vélo lorsqu'il manque des dents au pédalier. Pourquoi d'ailleurs pensait-il à un vélo ? Cela faisait une éternité qu'il ne se déplaçait qu'à pied. Il avait eu une bicyclette, comme tout le monde, évidemment. Il s'en servait pour aller à la pêche, il se revoyait, sûr de sûr. Pour d'autres usages peut-être, il avait oublié. Elle rouillait probablement dans la remise, chez lui, au village.

Où était-il ? Quel était son nom ? Le trou, encore. La chaîne avait sauté. Il ne s'inquiétait pas. Cette histoire de mémoire percée comme une pomme d'arrosoir, ce n'était pas nouveau. Même si les trous s'agrandissaient, même s'il se retrouvait tout couillon de plus en plus souvent. En général, les choses s'arrangeaient, des bribes remontaient à la surface et il se tirait du mauvais cas.

Que faisait-il sur cette route ? Où se rendait-il ? Il ne reconnaissait rien. Il faut dire qu'aux alentours aucune particularité n'accrochait les regards. La campagne se ressemblait, désespérément, kilomètre après kilomètre.

Puisqu'il était incapable de répondre à ces questions, il décida de continuer son chemin. Comme d'habitude, le moment arriverait où il verrait plus clair, il se débrouillerait alors pour rentrer.

Et au diable les bagnoles qui gueulaient ! Il avait bien le droit de marcher ici si ça lui chantait ! On était en république !

« Alors, ton Keno ? ».

« Perdu ».

« Tu en refais un ? ».

« Non, pas les moyens ».

« T'auras plus de chance Vendredi avec l'Euromillion ».

« On peut toujours rêver. En attendant, mets-moi un galopin ».

Le type devant sa bière, le bistrotier le nez dans son journal.

Un vilain silence morose, épais amalgame de paroles usées, de conversations rancies, une faille dans le temps, sablier bouché, matinée grise, comme les parois talées de certains verres mal lavés. Un rougeaud, court sur pattes, le crâne dégarni, entra dans le café-bureau de tabac.

« Salut tout le monde ».

Il s'affaissa plus qu'il ne s'assit sur une chaise dont la peinture s'écaillait. Il soufflait comme un phoque.

« Bonjour. Un blanc, comme toujours ? ».

« C'te blague ! ».

Le cafetier lui avait déjà servi sa mixture, du vin en bouteille à capsule. L'autre consommateur s'était contenté d'un signe de tête à l'intention du nouvel arrivant.

« Dis-donc, j'y pense », s'exclama-t-il quand le tenancier eut regagné son comptoir, « tu parlais du Million. T'as vu Grand-père ces derniers temps ? ».

« Non, moi, je l'ai pas rencontré. La dernière fois, c'était quand le putain de gros lot, le plus gros qu'y ait jamais eu, a été touché par un putain d'étranger ».

Le nabot avait tant parlé qu'il avala son verre d'un trait.

« C'est pas à toi que je causais, c'est au patron. Il est pas malade au moins ? ».

« Grand-père ? Il traîne. Tiens, pas plus tard que ce matin, je l'ai aperçu, quand je levais le rideau de fer ».

« Il allait où ? ».

« J'en sais rien. Plus ou moins vers le quartier américain ».

« P't'être qu'il allait faire des courses ». Glissa le buveur de piquette industrielle.

« Au centre commercial, Grand-père ! Ça, ça m'étonnerait », lui rétorqua l'amateur de Kronenbourg « pour lui, ça existe pas. De toute façon, il a une aide-ménagère. Elle doit faire ses courses ». Il avait monté d'un ton. Sa diatribe ne souffrait aucune réponse.

« Oh ! Vous engueulez pas ! Grand-père, il vit sa vie. Et il déteste qu'on se mêle de ses affaires. Bon, je vous remets ça, à tous les deux ». Le bistrotier n'aimait pas qu'on se querelle dans son établissement. Ce d'autant moins que les clients ne se bousculaient pas. Son commerce était le dernier du bourg. Bientôt, il n'y en aurait plus du tout. Dans trois ou quatre mois, il fermerait, définitivement. La retraite. Il irait finir ses jours chez sa fille, puisqu'elle voulait bien de lui. Elle et son gendre avaient une ferme dans la Sarthe. Il aiderait un peu. Il ne regrettait rien. D'ailleurs, à quoi ça aurait servi ? Les choses étaient ce qu'elles étaient, il fallait accepter. Plus de carotte, plus de Loto, plus de journaux. Son départ signait la mort définitive du village, il le savait. Il avait tenu tant qu'il avait pu...

Le village... Des débris de village. À peine une dizaine d'habitants qui vivotaient de leurs pensions et trois paysans qui se cramponnaient. D'ailleurs, officiellement, la commune n'existait plus. La ville l'avait dévorée. Seuls témoins, les panneaux indicateurs qui marquaient autrefois le territoire du village. Sous les outrages du temps, les lettres s'étaient étiolées, le nom était illisible.

Restait l'église, inutile, que plus personne ne fréquen-

tait, elle avait été déconsacrée. Et les photos dans les familles, collées dans des albums ou conservées dans des boîtes. À une époque, lointaine, il y avait eu des cartes postales qui représentaient le bourg les jours de marché, la boulangerie, la fête des moissons baptisées ici la Perpillée. Il en avait vendu, de ces cartes postales.

Aujourd'hui, seules les mémoires des anciens qui avaient résisté, comme lui, en garderaient la trace. Les autres, tous ceux qui étaient partis, au fil des années, avaient sans doute oublié. On ne s'encombre pas de souvenirs quand on est obligé de recommencer son existence à zéro. Car c'était bien ce qui s'était passé. La Zone Industrielle s'était étendue, elle avait grignoté les maisons les unes après les autres. Expropriation, rachat, les gens avaient déménagé. Ils avaient proposé de créer un lotissement, ceux qui avaient décidé la création de la Z.I., et de tout le chambardement après. L'idée des pavillons n'avait pas pris, trop chers, trop loin.

La Z.I.... Il datait en employant ce terme. Maintenant, on disait le centre commercial et le quartier américain.

Une multitude d'usines, d'entrepôts, de hangars, desservis par de larges avenues barrées de ralentisseurs, régulées par des feux tricolores, un maillage ahurissant, bien trop important pour les besoins réels, qui s'entortillait autour d'une ribambelle de rond-points. On découvrait même des carrefours indonésiens. Les urbanistes avaient mis le paquet.

Au milieu trônait le centre commercial, auquel on n'échappait pas. Quelque rue que l'on prît, on débarquait sur son immense parking. Qui ne désemplissait pas, les prix pratiqués par l'hypermarché étaient réputés les plus bas de la contrée. Les rues... Personne dans la population

n'aurait été en mesure de justifier les appellations dont elles avaient été affublées... « Avenue du Missouri »... « Passage de Floride »... « Impasse de Louisiane »... Le mystère demeurait entier. Lequel des décideurs était un américanoïaque ?

Il y avait eu quelques oppositions, qui furent balayées. Comme avaient été réduites les résistances à l'implantation de la Zone Industrielle. Contre les obtus de l'ancien village qui ne comprenaient rien aux bienfaits de la modernité, les donneurs d'ordres, excédés d'avoir à négocier, n'avaient pas lésiné sur les moyens. La départementale qui traversait la commune avait été condamnée. Le chiendent y avait poussé, les ordures s'y étaient accumulées. Ce qui manifestement n'avait pas gêné l'autorité. On l'avait remplacée par une magnifique quatre-voies, une traçante, très au-delà du village. Auquel on n'accédait plus que par la sortie 9.

Les technocrates et les financiers avaient misé sur l'usure. Ils avaient eu raison : le village agonisait.

Le vieux maugréait. Il maudissait son obstination qui lui avait encore joué un tour de cochon. Il était têtue que c'en tenait du prodige, il aurait dû se présenter à un concours. Il avait toujours eu ce défaut, ne reculant jamais, refusant d'admettre l'évidence. Ce qui lui avait occasionné un déluge de soucis. Il avait lassé son entourage. On avait renoncé à sa compagnie. Pourquoi n'y avait-il pas songé en quittant son logis ? Il lui fallait dorénavant s'en défier, surtout avec la cervelle mitée qu'il trimbalait. Il se jura d'y faire attention. On ne l'y reprendrait plus, il réfléchirait avant de prendre une décision. Toutefois, il était ragaillard. Il avait réussi à dénicher la raison pour laquelle il s'était mis en route. Il voulait se pousser

jusqu'au bureau de tabac pour acheter son billet pour la Loterie Nationale.

Était-il dans la bonne direction ? Il n'était pas prêt à parier là-dessus. Sa montre, qu'il venait d'interroger, lui avait annoncé cinq heures. Il en était stupéfait. Ah ! Il pouvait se sentir fatigué ! Ça faisait un siècle qu'il arquait comme un imbécile, ses jambes ne mentaient pas.

C'était flou dans sa tête... Le bureau de tabac n'était pas si éloigné de chez lui ! Au contraire, ils étaient quasi-voisins, il en aurait mis sa main au feu.

Il rebroussa chemin. Il ne l'avait pas inventé, ce foutu café, il était bien quelque part !

Oui, sur la place, en face de l'église. Dans le bourg, en plein centre !

Sauf qu'il était perdu et qu'il n'était pas fichu d'y retourner, dans son village. Il ne savait même plus comment il s'appelait, son village.

Le trou. Un gouffre.

Il continua de marcher. Ça reviendrait. Ça revenait toujours. Enfin... presque toujours.

Soudain, l'éclair. On en parlait dans une chanson, de son village. Elle ne datait pas d'hier, il avait dépassé la quarantaine quand elle passait à la radio. Il ne s'intéressait pas aux musiques des jeunes. Cette chanson-là, c'était différent, elle l'avait amusé parce qu'elle parlait de chez lui. Surtout, il aurait fallu être sourd pour ne pas l'entendre... Une vraie scie. Le chanteur était un petit gars sympathique... Michel... Oui, oui, oui... Michel quelque chose, ça revenait.

Il accéléra, même si au fond de lui, il s'avouait qu'un prénom ne lui donnait pas le nom de sa commune ni comment y aller.

« Où habitez-vous ? ».

« Dans le village, par là ». Le vieil homme indiqua l'extérieur, un geste circulaire.

Il était assis dans un fourgon de la Gendarmerie Nationale, qui s'était arrêté à sa hauteur un moment auparavant. De la porte côté passager était descendue une jeune femme, mignonette dans son uniforme, qui l'avait invité à s'installer sur un siège, à l'arrière du véhicule. Très courtoisement. Le second militaire, la cinquantaine replète, les y avait rejoints.

Depuis, ils l'interrogeaient, à tour de rôle, son nom, ce pourquoi il se trouvait sur la quatre-voies, est-ce qu'il était en panne... La gendarmette était bienveillante, l'homme semblait moins patient.

C'est elle qui lui avait demandé où il habitait. Le vieux se torturait les méninges. Tête basse, comme un gosse pris les doigts dans le pot de confiture.

« Je sais... je sais plus ». Ses interlocuteurs échangèrent un bref regard. Ils demeurèrent silencieux. Etrange ambiance. Lourde.

« Je sais... je sais, je me souviens », s'écria le vieux.

« C'est dans une chanson ».

Les deux autres le dévisagèrent, incrédules.

« Oui, oui. C'est ça, le nom de mon village, il est dans une chanson ».

« Quelle chanson ? Quelle chanson ? ».

Le gendarme se reprocha sa brutalité.

« Je sais plus, je sais plus ».

Répondit piteusement le vieux. La gendarmette lui adressa un grand sourire.

« Le chanteur ? Vous vous souvenez du nom du chanteur ? », « Non ! Tout se mélange dans ma tête, j'arrive

pas... Ah si ! Son prénom. Son prénom, c'était Michel. C'était un petit gars de chez nous. Il était gentil. Il s'était laissé pousser les pattes, vous voyez, c'était la mode, ces années-là, pour les garçons ».

« Moi, je vois pas ».

Regretta le gendarme. La jeune femme, elle, ne se découragea pas. Elle insista.

« Il disait quoi dans sa chanson... Essayez ».

« Je sais plus, je sais plus ».

C'était pitié de suivre les efforts auxquels se soumettait le vieil homme dans les méandres de sa pauvre mémoire.

« Le début, j'ai le début : ma famille habite... Après, le vide ». « On va pas loin avec ça ».

« Attendez, chef. Laissez-moi faire, s'il vous plait ». Le gradé acquiesça.

La jeune femme prit la main du vieux et le fixa intensément. « Cherchez, cherchez encore ».

Le vieil homme s'éclaira, « Ben, après, il disait, je crois... dans la boue... et puis il y avait un oiseau... un hibou ! ».

La gendarmette chantonna, en détachant les paroles, doucement, comme on chante une complainte à un enfant pour la lui apprendre :

« Ma famille habite dans le Loir et Cher.

Ces gens-là ne font pas de manières.

Ils passent tout l'automne à creuser des sillons.

À retourner des hectares de terre ».

« Plus loin, il y a » :

« On dirait qu'ça t'gêne de marcher dans la boue ».

Et puis : « Tu vis sans jamais voir un cheval, un hibou ».

Le vieux en aurait tapé dans ses mains. « Oui, c'est ça, c'est ça ».

« Ma mère chantait sans cesse cette chanson. Le Loir et Cher. Elle est d'ici, du Loir et Cher. C'a été un tube énorme. Le chanteur s'appelle Michel Delpech. Il est mort ça fait plus d'un an, il était très populaire, il y a eu plein d'émissions ». La gendarmette souriait aux anges. « Maintenant, ça me revient. Un machin des années soixante-dix, ou par là », renchérit le gradé.

« Oui. C'est ça. J'habite à Loir et Cher. Dans le bourg ».

Décontenancés, les gendarmes échangèrent à nouveau un regard. D'inquiétude.

« Vous m'y emmenez ». Le vieux voguait sur un nuage. « Ben oui. J'en ai marre de trotter. Loir et Cher. Quand on y sera, à Loir et Cher, avant de me déposer chez moi, vous ferez un détour par la place de l'église. Au bureau de tabac. Il faut que j'achète mon billet de Loterie ».